

СОРОК В РОССЯ

Quarantaine chez les Russes

(Photographies de Jonas Chapuis)

BLAISE HOFMANN

*Les Russes n'ont jamais eu besoin de
Charlot puisqu'ils ont eu Lénine pour
leur apprendre à rire.*

Blaise Cendrars

on ignore *il est vrai* si on reviendra
avec de quoi

une voix s'élève enlève
fait lire sur ses lèvres

Fais le pas !

c'est clair

Fais-le pas !

chaque matin prononce ton prénom *Russie*
ne te crois pas affranchie
j'ai fait mes comptes
quarante en tout
que je réglerai
content

L'amour n'est-il amour que lorsqu'il est heureux ?
Jacques Vergier mille sept cent trente et un

je hais les artistes incompris
je hais la pitié *mater dolorosa* de mes deux
je me jette en l'air de rien
je fatigue mes deux globes
je perds mon propre nom

Blaj ?

la blague est lâche
l'alcool est fade
les remords en prisons

chaque jour diffère le retour d'un jour
le voyage ne peut se tromper
et il est le dernier

Quand tu aimes il faut partir
et caetera et caetera

I

quelque part entre l'entrain

*Vladivostok ! Vladivostok ! Vladivostok !
ça s'affole à fouler le sol de Chine
comme ultime usine à rimes*

la grisaille l'effroi

*comment allait la mélodie
il faudrait recoudre ces gants
that's a beautiful city
avance un Ecossais bien sûr de lui
les couples marchent par deux
d'autres m'ont traité de chanceux
la chambre froide fait nuit noire
les rues ne sont pas sûres m'a-t-on dit*

le chemin de fer du Levant.

II

*Valentin se suspend depuis cinq ans
aux portraits pendus aux quatre parois d'un chez lui pareil
pareil depuis le départ de celle qui suspend ses larmes
depuis cinq ans.*

Il rentre à l'instant me sourit
Il tolère ma présence sur le guéridon.
Il gagne la cuisine en raclant la gorge.
Ses douloureuses semelles caressent le sol.
Le sac des courses frissonne.
Le néon frétille.

Il en pleure chaque jour me dit sa petite fille Maria.

Il glisse la glace de la commode
Il ouvre des revues apicoles d'époque
Il tend quelques ouvrages portant son nom *Valentin*.
Son petit-fils médecin ne trouve pas d'emploi à Sofia.
La nappe du bahut est un calendrier de quatre-vingt-trois.
Dans un vase grec cinq jonquilles en plastique.
Une *Joconde* de laine brodée par elle-même.
La *Vagabonde aux ordures* de Maria
une toile qui lui échappe.
Les temps changent.

Il en pleure chaque jour me dit sa petite fille Maria.

III

Impression fraîche.
Attention où vous posez les doigts.

Il met un verrou à la boîte de *je*
de mots c'est le dernier je le jure.
Il y en a marre tellement marre de jouer.
La fièvre au front *là* tu peux toucher.

Deux heures moins quart
dans l'obscurité d'un quai de gare quelconque
le mercure indiquant moins quinze
nu dans l'inconnu d'une nuit d'encre
implacablement
je vomis.

L'homme qui écrit porte aujourd'hui un bonnet noir.
Il croyait souffrir de la faim.
La fièvre.

Adossé au passé
Odessa est *au-dehors*
Au-delà de la porte-fenêtre.
Odessa n'a rien à lui apprendre.
Ses ongles déchirent toute séduction possible.
Ses dents ont rompu l'étoffe du pacte.
Sa viande est compacte.
L'art est égoïste
et le présent
globuleux.

Ce n'est plus un jeu je répète ce n'est plus un jeu.
Il y a l'orgueil et quelques autres.

La fièvre me tue à vous le dire.

IV

Sur la grève une femme parle d'espoir
parle à un homme qui estime la mer
la Mer Noire et ses sables inespérés.

Un obélisque éduque la ville
quarante et un quarante- cinq.

Les tentacules métalliques des docks
activent leurs coudes microscopiques.

Les tourelles industrielles les stades électriques
les cloches spirituelles amochent le ciel.

Un grand parc est prévu pour les petits enfants.
Désolé c'est payant.

Fermé le lundi. Fermez la porte.
Fin de priorité. Fermé pour durée indéterminée.
Existence de stress essence au litre.
Univermag se lit de loin.

Au-delà
une ligne de mire
une horizontale amère
une ville de pétrole sur ses épaules
un miroir qui donne à réfléchir

Yalta, le deux février deux mille deux.

Deux décennies de paix n'étant pas rien
je suis celui qui a beaucoup de chance
celui qui mourra tout de même pendu
autour de lettres bien écrites
mais ce n'est pas pour demain.

D'une voix timide parfois je lève un poing en l'air
comme David Bühler l'idiot de mon village.

Je suis à l'écoute des enfants des vieux des fous des nègres.

Je n'ai plus peur de la mort qui n'est pas même une crispation.
L'ennui de Baudelaire je dois dire m'emmerde à mourir.

Je veux gagner ma vie et perdre mon temps
dessiner au fuseau sur une carte géographique
le chemin spontané du vent.

*Je cherche un homme.
Ils sont tous morts mais renaissent je l'ai lu souvent
dans des villes aux noms hallucinants.
Krasnoyarsk Petropavlovsk Dnipropetrovsk.*

*Je traque des inscriptions microscopiques
griffonnées sur le socle de statues quelconques.*

*Je chasse l'envergure dissimulée des braves gens.
Je conserve tout dans des cahiers d'écolier.*

Des rêveries me chloroforment.

Je ne comprends rien à l'art des artistes.

Comme un clown usé sur les gradins de l'apparence j'écris.

*La peinture est en retard.
La musique est un leurre.*

*J'écris parce que je ne sais plus pleurer
par magnétisme par hygiène
pour tout cela j'écris.*

Blaise

V

On trouve à Yalta sur les quais

une vendeuse de douceurs à la criée
une dame oiseuse et oisive
son sac de pain sec

un pêcheur aux dents du fond comme du roc
un pêcheur qui crache constamment
au centre de cercles grandissants.

Etirant ses yeux fatigués sur le dos bosselé du large
Le pêcheur empale sur un arc de métal
un être authentique
qui macule ses métacarpes
du rouge de la vie.

Sa cane aveugle sonde un monde absent.
Les volutes d'un vieux cigare s'envolent au ciel.
La courbe de ses rêves prend l'eau.

Adossé à la digue je suis à ton image.

Mes lignes sont fragiles.
Mes vers endurent.
Mon seau est vide.

VI

Au pied d'un banc
au pied d'un passant
une fleur de papier glacé
une coquille de bois chiffonnée.

Ton clin d'oeil s'est déposé
sur la nervure de ma feuille déroutée.

Ton histoire je crois la connaître
mais on oublie tout et si vite oublié.

Débris de mémoire déteint d'averse destin de vent
dans ton lit de ratures tu reposes
au pied d'un passant
au pied d'un banc.

T'ouvrir recrée le triste bruit du corps éventré
cri après cri décortiqué.

Une encre inconfortable avait inscrit

Natacha 36-21-43 Dom 9 Ul. Valova 8-2

Un rendez-vous à l'évidence.

S'aiment-ils encore ?
Je veux dire *aujourd'hui là-bas*
S'aiment-ils encore ?

La réponse à la question nous est tout à fait égal.

*Saisir n'est rien
mais retenir.*

VII

Minuit moins le quart
Place de la gare
Krasnodar

On perçoit une voix
la mienne je crois.

Le corps renoue échoue.
Ça lui glisse entre les mains.
Je t'aime demeure en bouche.
Des frissons cette impression étrange de vide
des phares automobiles en pleine tête
une nuit sans rien de repère
une démarche ballante
un visage désarticulé.

On me fait marcher.
C'est du temps perdu.

Demain tout à l'heure peut-être
un estropié tchéchéne dansera pour les passants
un enfant lumineux nous passera devant.

*L'oeil change le monde en un clin d'oeil
en moins de temps qu'il faut pour l'écrire.*

ouvrir le bon oeil
être à l'écoute du bonheur
plutôt d'une *force du dedans* oui

une force inespérée

une force *malgré tout*.

VIII

A vrai dire mes images sont des ventres creux.

sur la pointe des pieds
sur une pointe du Caucase
sur la pointe d'un stylographe à deux kopecks

Tu souffles et salives et souffles mais rien n'y fait.
L'encre reste de glace.
La mine transperce.
Tu vois à travers.
Tu fais avec.

Caucase,

*une écume d'océan inversé
un choc de plaques de vieilles mamelles
un drap froissé que la plaine remet en place
une plénitude d'absence un peu de sucre glace
un morceau d'ombre remontant les crêtes du soir
une amante muette qui dévisage tes efforts dérisoires
un sablier deux moraines qui mesurent les millénaires.
le grincement d'un balcon de mille neuf cent trente-six
des couleurs qui enfoncent jusqu'aux genoux
une croûte brute sur une toile bleue
un triangle chiffré.*

*Ce volume que l'on croit plein est un charnier.
En gribouillant des i grec dans les bois
les avalanches tuent des mères de famille.*

*On ne dit plus jamais ou je m'en fous ou je sais bien.
On dit qu'il faudrait se sentir bien petit.*

À force de sueur
l'encre est revenue sur l'

envie de vivre

IX

Tu retraces à Stalingrad l'Histoire dans ses grandes lignes

les mots ne vont pas changer la face du monde

Il est pourtant bien écrit
en première page d'un journal jauni
qu'un million
qu'un million de morts
qu'un million de morts est mort
pour remplacer le *V* de Volga par un double *V*.

les fautes d'orthographe comptent double

Ce journal jauni dit aussi que *Stalingrad est tombé*
c'est une victoire de l'Europe.

Un soldat pointe son canon sur le condamné.
L'ordre de tirer est exécuté sans broncher.

Le soldat avait des yeux comme d'ailleurs on en fait plus.

Les flacons vides sont remplis d'essence Il les lance
sur le père la mère et le petit frère
souriant autour du joli militaire
sur sa belle cuisinant à l'usine
deux trois amuse-gueules
en toute simplicité.

Le rouge de la croix
se mêle au rouge du soldat.
Cela a des impacts sur la pharmacie.

Six enfants font la ronde.
L'un est pendu haut et fort.
Un autre a la gueule cassée.
Les quatre derniers attendent *papa* derrière les barbelés.
L'en-tête du journal jauni disait aussi
invitez chaque jour à votre table un enfant de prisonnier !

Des hommes déséquilibrés s'enfoncent du métal dans la peau.

Une veuve passe derrière moi et demande *patchimou*
pourquoi en russe.

Beaucoup d'affiche répètent *vsié dlia fronta*
tout pour le front en russe.

Le front ?

Il aurait fallu faire un effort de définition.

X

Les lourdes paupières du rideau se referment
encore humides des pluies d'applaudissements.

La pièce disait
l'homme aime à en mourir puis meurt.

on m'avait soufflé une nuit à l'oreille
je reconnaîtrais ton crâne entre mille

Les cordes ajoutent un septième balcon
duquel je lis la partition
entre les lignes.

Assieds-toi Ciléa !

Je l'ai composé seul me dit-il
sur un petit bureau d'acajou.

Nous avons les meilleures places.

Ciléa n'apprécie guère la soliste.
Sa voix est un bel instrument qui ne suffit pas.

Les jumelles se louent vingt roupies.

Cupidon laisse tomber son arc.
Le parterre éclate de rire.

Un ivrogne gagne la scène.
Il fait tout tomber amoureux.

Tout est fini depuis longtemps.

Les gars du *Bolchoï* veulent fermer.

Ils me prient de bien vouloir m'en aller.

XI

La Place Rouge fait quatre cent sur cent cinquante.

Elle est la courbure de la Terre sous l'impulsion du peuple.

Les pavés sont polis par les talons du tsar et du touriste.

C'est un rectangle qui plane
sur les *mille et trois tours* du sceptre et de la croix.

On démembre un Cosaque qui crie.
On est en mille six cent septante et un.

On est en octobre dans la nuit du vingt-quatre au vingt-cinq.

On est en quarante et tu distingues quelques chars.

La Place est déserte.
Mes joues sont rouges
Aucun mot ne bouge.

En vieux slavon *krasny* signifie *magnifique*.
Rien à voir avec le sang ou les drapeaux.

Les créneaux sont des bouches de poisson ouvertes sur le ciel.

Le mausolée du Christ est une plaisanterie déplacée.

Le Kremlin la Sainte-Basile ne m'adressent plus la parole.

Galerie Lafayette Yves Rocher Hotel Russia.

La place rouge de honte
se dissimule au pied du mur
dans l'épaisseur des conifères.

XII

astarojna dveri zakrivaetcia
station *Nevsky Prospekt*
correspondance avec la ligne trois
ligne verte et horizontale.

Par moins quinze ou Parkinson
un vieillard tremble comme une feuille.
Il ne veut pas croire à leur perspective de marbre.
Il ramasse les verres vides pour arrondir les fins de mois.

Les dalles inspirent une danse rectangle à une petite fille.

Les capuches de fourrure sont des voûtes enchanteresses.

Certains regards ont pleuré.
D'autres sortent en boîte
droits comme Alexandre
froids comme Catherine.

Le magasin de souvenir fait faillite.
La boîte de change tourne à plein.
Samsung Lufthansa.

Un triste touriste sort du théâtre.
Il n'a pas aimé mais alors pas aimé du tout.
Un cheval dénaturé le regarde d'un oeil nostalgique.

Un quartette improvise un air de jazz dans le passage sous voix.

Dans le hall du *Grand Hotel Europe*
le piano joue pour un seul homme qui baille.

Trois poivrots chantent sous l'arrêt du bus.
Les bouteilles se figent sur le canal Fontanka.
Les esprits s'affranchissent de leurs lèvres.

Des mots légers en comparaison de notre discussion d'hier.
T'en souviens-tu Jonas ?

Deux policiers lorgnent mon manège.
Interdiction de jeter l'ancre.
J'écris sur la plate-forme d'une cabine téléphonique.
Communication payante.

Je dérange leur perspective.

Gogol avait raison.

Ce n'est qu'un face-à-face numéroté
du n'importe quoi qui ne veut rien dire.

XIII

A la limite des larmes
l'horizon blême du Golfe de Finlande
ouvre ses deux paupières blafardes.

corbeau
point de beauté.

Quelqu'un a écrit sur la rambarde
quatorze quatre deux mille un Je lui en veux.
Je voudrais apprendre à ne plus écrire avec des gants.

L'hiver saison de la taille.
A toi aussi on coupera les veines.
A toi aussi on élaguera les peines.

Trois veuves de marins sanglotent
devant les lourdes chaînes d'acier.

Des hommes minuscules imitent au loin Jésus.
Ils se bercent sur la pointe des eaux.
Ils percent sa peau épaisse.
Ils dessinent en pissant.
Ils prêchent le poison.

Ils n'osent rejoindre la verticalité de l'air.
Ils travaillent sur un fil
sans filer.

XIV

Toujours selon Boris
ce serait cette faculté de Kazan l'inspiratrice
de monsieur Oulianov
dit Lénine
ou l'*antéchrist*.

On se rappelle les bancs d'école.

On revient toujours sur les lieux du crime.

Un auditoire d'*après Perestroïka*.
De mauvaises conduites parcourent un mur désastreux.
Au tableau noir *fusaporus methabacterium anaerobacter*.
Un *Rathke* de Leningrad pour oublier ses gammes.
Un *A* inscrit dans un cercle au canif.
Kouzmitch was here.

Les mots résistent autant
que j'entends encore les cris de la foule écarlate

Terre !

Pain !

Paix immédiate !

XV

A peine trois ans
un peu après Perm
il ne se souviendra pas du train de son enfance.

En pleine forme
le pouce de son petit pied potelé dans la bouche.
Dépasser les limites de sa couchette est risquer
le tout pour le tout.

Il s'amuse beaucoup tout seul.
Il dépose au sol une à une les poussières du drap.
Il est debout et se fera mal à la prochaine secousse.
Il me fixe satisfait triomphant grotesque.

Il porte à la bouche une pomme gigantesque.
Il est tout entier dans les quatre chiens de la gare de Sverdlovsk.
Il crie *Vava* et avalerait la terre entière.

Il dépose son doigt hasardeux sur la glace.
La buée est sa première feuille blanche.

La terre entière défile à ses pieds.
Le sapin est plus rapide que le ciel.
Les gares s'en vont sans crier garde.
Les maisons de poupée sont bleues ou vertes.
Les flocons de farine fondent sur le pain d'épice.
La ouate a l'arôme des mages et l'haleine du loup.
Le train en sens inverse sursaute l'endroit de son train.

Impudique sur son trône et plus fier que son père
comme un roi déposé dans le couloir des hommes
il remplit ses besoins.

Il n'est plus et me manque.

Une *babouchka* prend sa place.
Une *babouchka* avale sa pilule et fait la grimace.

XVI

Un ciel bas compte les jours à venir.

Mon coeur est une cuillère souillée dans un thé refroidi.

Vers l'Est les visages se brident.

Les tambours d'acier battent aux échecs.
Les tympan refusent en revanche toute contrepartie.

Certains font Moscou Vladivostok
en une semaine au chaud
dans un wagon restaurant
les yeux dans le samovar.

Le Transsib' n'est pas rien.
Il faut rendre des comptes.

Ma bouche molle repose sur une couche moite.
Ma bouche sépare d'une dent distraite la graine de sa coquille.
Ma bouche fait du vocabulaire sur son jardin suspendu.

*Il aurait fallu un esprit reposé
un esprit qui a mangé.*

La lumière joue dans la taïga.
Blanc erre dans un village de bois.
Le convoi ivrogne ne va pas droit.
L'absence emplît les tunnels.

J'aligne des patiences
dans cette prison noire et blanche
des planches clouées entre les rails.
Les passe-temps font un tabac dans les gares.
Ils tuent le temps avec des mots croisés
des romances à deux roubles
des romans policiers.

Je ne trouve pas les mots.
Je devrais poser plus de questions

Je ne veux plus demander mon chemin
seulement me ruer vers l'Est.

Je ne veux en faire un poème
simplement entrer dans l'Humanité
comme dans une chaussette trop petite
inconfortable.

Je ne veux de ces poésies qui durent *tu comprends ?*
Je veux quelque chose de tendu

quelque chose de dérisoire.

Dans la station *Oural* du métro de Sverdlovsk j'abandonne
car ce petit monde n'est beau que pour moi.

Mon intimité est une décharge.
La poésie anonyme voyage incognito.

Je tire un trait sur ceux qui me déçoivent.
Je reviens je reviens toujours.

Le voyage laisse de mauvais plis autour des yeux.

Voyage est un bien gros mot
comme *amour silence musique* et quelques autres.

On laisse filer l'heure.
On manque de volonté.
On ne perd rien à attendre.
On plante son mercure On se plante.
On ne sait toujours pas détester une ville un peuple un homme.

Je m'assieds et pose une main au sol.
comme me l'a appris le bourlingueur de Novossibirsk.

XVII

Un vieillard *vieille Russie*.

Viens t'asseoir !

L'asiate il mime deux yeux bridés
m'attaque par derrière comme cela.

L'Afghanistan est une plaie *regarde-la*
une plaie qui s'infecte chaque nouvel an
comme rapploquent les mauvais souvenirs.

Son torse chenu supporte en étendard une mâchoire d'étai.
Sa *babouchka* croit au bon dieu de l'opinion droite.
Son courage est un cocktail de canon et d'alcool.
Sa fraternité est raciste.

Trista goda rabot.
Trente laborieuses années

Silence vieillard !

Je ne respecte guère ton assurance
le poids de tes mauvaises expériences.
Ton vieux dicton usé ne suffit pas.

Si l'ombre grandit au jour finissant
tu n'en es pas plus profond
ni ta tombe plus spacieuse.

Parle vieillard !

Tes rides détendent mon front aride.

XVIII

Sergueï m'a présenté Sergueï.

Je loge chambre huitante-quatre
au huitième de la gare de Tyumen.

On y partage la fraternité humide des cheminots
quatre patates du thé indien deux *Baltika*
le tic-tac d'un vieux réveil à ressort
le grondement du *Moscou Pékin*.

Je suis le *ni panimaiou* le *ni znaiou*
celui qui pèle trop lentement les patates du bortsch.

Le visa pakistanais fait rire.
Fais passer les photographies.
Pourquoi je n'ai pas d'appareil comment dire.
La Suisse appartient depuis peu paraît-il aux nations unies.

On me traduit enfin les textes de Vyssotski
avec des gestes et des cris.

Piva biz vodka dingi na vitir.
De la bière sans vodka c'est de l'argent par la fenêtre.

Je suis leur *poutichiestvennik* leur voyageur.
Ma barbe en dit long.
Ma tâche est grande.
Je suis le premier étranger
moi le riche qui pue depuis mille kilomètres.

Au revoir

la recette de l'*Irch*
un pot de confiture aux groseilles du Kazakstan
deux adresses pour les deux prochaines gares

et Merci !

XIX

*Il est aussi des trains de quatrième classe
agréablement plus lents.
On les appelle les prigoradnii poezd
ou elektrichka.*

J'y étire sept heures de ma vie.
Le soleil luit sous sa couverture.

Côté fenêtre un écolier s'endort.
Côté couloir un ancien repose ses mains sur une canne.
Un soldat à la jambe blessée occupe les trois places d'en face.
Il fait de l'humour c'est affreux On le respecte.
Il dit les splendeurs de l'été sibérien.
Son uniforme parle du printemps.

Le vendeur de journaux lit les gros titres.
Une femme vend des bouteilles.

Pour peu je dormirais
reposerai enfin ma tête
bringuebalée depuis décembre.

Une princesse silencieuse échange son regard contre le mien.
Un ivrogne tend dix roubles à l'accordéoniste.
Il entonne un bon *Kalinka*.

Je suis au bord de la Joie.
Si le voyage ne durait qu'une heure ce serait celle-là.

Près des trois marches métalliques du voyage de nuit
deux lèvres inattendues me rappellent au bonheur d'être.

Je me souviens d'être heureux.

XX

Les scribes errants n'écrivent qu'au bercail.

L'un n'a pas même eu besoin d'y venir pour l'écrire.

L'autre fendait du bois pour assumer l'apathie du poète vaudois.

Ces lignes dactylographiées ont un corps sans crasse.

Toutefois le feu brûle *ici maintenant*
assis sur des fesses verglacées
la goutte au nez
la feuille vibrant au vent
ce vent qui fait de mon oeil une larme
une perle fébrile pour enchanter ma Sibérie.

J'ai cru bon de perdre mes gants
pour caresser la proximité de l'encre sur le papier.

J'ai cru bon de perdre mon photographe
sur les quais de Nijni-Novgorod.

Le volume des phrases n'est pas même une surface
à peine une cordelette noire pour enlacer
une merveilleuse petite gare anonyme
son large visage de brique
ses quais secs et creux
le cercle inscrit de l'amour et de la paix.

Tu peux toujours attendre.
Tu peux toujours courir.

Personne.
6612 Novossibirsk 15.16
Stoyanka 3 Poezdov 1 minuta.
Personne.

Il n'y a que l'hiver et trois mésanges que je ne peux nourrir.

XXI

En rupture d'images je fais un saut au marché.

Les grandes personnes jouent au vendeur et à la vendeuse.
Les grandes personnes perdent leur journée à gagner leur vie.

Les têtes de porc ont des oreilles d'abricots secs.
La truite enneigée extraite de son élément me ressemble.
La crieuse de pommes de terre se les pèle.
Une moitié d'*omul* du lac Baïkal se les caille.
Un visage kazak se planque derrière le fenouil.
Une vieille dégrossit un cageot entier d'oignons.
Une autre vieille lace ses bottes de basilique.
Les citrons se vendent debout sur un cageot.
La boulangère trône au milieu de cent pains.
Le boucher décapite des viandes mortes.

Tous ces chiffres tous ces gens
un tournis vertigineux avec de la joie au-dedans
une grande machine aux rayons tournoyants.

Au fond de la halle
le foulard orange et la dent dorée
La Tzigane de Golovin dans une galerie de Novossibirsk
son châle tourmenté ses lourdes boucles ses yeux cernés
sa bouche entrouverte.

XXII

Des meules de foin violettes sous la neige
comme on en trouve dans les toiles crépusculaires de Roerich

*Laisse en pleine campagne, au carrefour de deux routes
désertes, à quarante kilomètres de Tioungur, tout au sud de la
région de l'Altai, je regarde la nuit tomber. Au pire, je pourrais
passer la nuit dans cette cabane là-bas. Une charrette s'attarde.
Deux femmes ivres reviennent du marché voisin. Elles m'invitent
dans un sovkhose du hameau de Palevodka.*

Dans un monde de bois de boue de machines en ruine
on joue les *mangeurs de pommes de terre*.

La solide mâchoire du père effraie sévère.
Le haillon de sa femme fume près du réchaud.
Les enfants me montrent leurs cahiers d'école.
La femme sur cette photographie s'est pendue il y a peu.
La petite soeur fait des lignes de *t*.
Le petit frère taquine le chaton.

Arrivent les amis.
On boit le *drojou*.
On fume le *boulik*.

Déposé sur leur cheval fougueux
je tombe hilare sous la lune.

Maintenant je les regarde dormir.

Dans un coin elle raccommode sa vie décousue.

XXIII

au pied du Belukha
place du Shambhala
lieu d'énergie

aller chercher la *beauté* à l'arraché
suivre le trait tillé qui tranche la forêt
enjamber le turquoise cristallisé des rivières
couper les veines les lignes digitales de la plaine.

Le temps va court et file mais l'Akkem reste de glace.

Pour répondre à la question du danger
le vent souffle à l'oreille un vers périmé
le bruit alterné de l'eau dans les souliers.

Je joue ma vie.
Je veux moi aussi geler ne plus tergiverser.
Je veux obéir au climat et brûler dès demain en terre de feu.
Je veux cesser les frissons de surface les tremblements de chair.

Cet été tout aura fondu.
On verra ricocher les radeaux de touristes enchantés.

Un bûcheron m'a demandé *pourquoi seul ?*

L'astre a des yeux de laine.
Les rochers neigeux sont des maisons.
Je m'enroulerai dans la glace autour des sept loups.

Je vais d'un bon rythme Il neige Il est six heures.
Je coupe toute relation avec le muscle
Je compense avec les yeux.

La pierre aux pensées fragiles est une image fatiguée
La pierre dit n'importe quoi.
J'éclate de rire.
Je n'ai plus peur de la nuit.
J'oublie ses craquements d'insectes ses phalanges froides.
J'oublie ses prolongements imaginaires.

La poésie fait confiance en toi.

J'écris autour du feu le ventre plein
en compagnie de trois alpinistes de Kirov.

Alixandr découpe le lard à la hache.
Roman retrouve son cri primitif.
Nikolaï ne tarde pas à me tendre un petit verre.

La neige se donne la mort sous la lune

XXIV

La brume est le rideau d'un théâtre cosmique.

La soliste est bien seule dans sa loge.

Seuls quelques conquistadors crèvent tes flancs
s'aventurent sur l'extrême
sensualité de tes blancs

Parés de cordes de pendu
de paquetages compacts
ils plaquent leur regard et leur pic
indélébiles.

Je reste assis sur le parterre
les yeux humides.

Je t'aime Belukha.

XXV

We believe in Nature me dit-elle.

Si elle retient son souffle aux branches du col
pour apaiser *Kunmush*
sa *chegedek* s'inscrit en alphabet chrétien.

Esprit tu es las
là dans le flacon vendu au détail
dans le flacon qui les tuera.

Ulgen le créateur habite le crottin
de l'herbe *au travers d'un* cheval.

Pour séduire la princesse *Katun*
chacun écorche l'écorce des dogmes.

Il faudrait reposer sur la mousse
pourrir à l'air libre ne plus écrire à la première personne.

Dire *tu* est déjà se prononcer
il est une possession
on veut un peu tout et rien dire

Peut-être mais *je* veut.

Je veux décliner mon identité.
Je veux détailler les secousses d'un *je* du monde.
Je veux chanter le silence possible au fond de la vallée.
Je veux raconter l'odeur humide du foin au soleil.
Je veux poser leurs mains sur un tapis d'aiguilles.
Je veux crier aux gens sans horizon des villes
la rage qu'il faut pour soulever la lune.

Crier qu'au fond elle en vaut la peine.

Crier qu'au fond elle vaut la peine d'être vécue.

XXVI

Une isba isolée répond à la démarche mesurée
de ma marche démesurée.

Yaik le protecteur est un fer à cheval sur la porte.
Le réchaud siffle déjà en fondant la neige.
Le dix-huit février est entouré de rouge.
Petrov était candidat en nonante-deux.
La veste verte d'un paysan repose
sur le lit double des amours solides.
Trois *Optima* fumées jusqu'au filtre dans une boîte de thon.
Deux bois de chamois et l'aile d'un aigle accrochés aux murs.

Description simpliste tu dis ?

La porte ouverte à toute étrangeté que l'absence sait éveiller.

Prends ma place.
Nonante degrés longitude est.
Cinquante degrés latitude nord.
Prends place sur la pierre froide.
Recouvre tes pensées d'un bonnet de laine.
Dispose tes doigts sur l'instrument.
Chante une mélodie facile à retenir.
Inspire le mot *Altai*.
Ferme les yeux.

plus rien
rien que ta bouche pleine de pain sec qui lit à haute voix
rien que la peau poussiéreuse des boeufs quand il pleut
rien que la couleur des copeaux pris dans la neige
vaste comme le *beige*
avec assez d'espace
pour loger Chopin.

En voyageant seul on ne rit pas assez m'avait confié un ami.

*Qu'est-ce que je fais là ?
dans la maison d'un autre ?
dans le pays d'un autre ?
dans le lit d'un autre ?*

Je me réincarne
Je savoure la sueur d'un bûcheron d'ici d'un ouvrier de là-bas.
J'agite les rêveries d'une femme pauvre.
J'accompagne le riche dans son ghetto.

Je comprendrai peut-être un jour pourquoi la guerre.

La pluie joue des instruments.
Je rentre lire Verlaine tomber la pluie.

Les sons sont équivalents.
L'eau rage sur la pierre du foyer.
Le chagrin cadence au fond d'un sceau.
La fraîcheur de la mousse frétille.
Les dioptries se brouillent.

Le présent tableau ajoute une raison de vivre tombée du ciel.

La nuit l'homme est un enfant.
La nuit fait tout plus grand.
Tout le monde pourrait frapper à la porte.
J'attise les braises et sors mon cahier pour ne pas avoir peur.

Je n'ai jamais su écrire sur commande
plutôt par couches successives
comme l'icône que je hais.
Le poète frénétique ment.

Dans un sens comme dans l'autre à une journée de verbe à deux
sans chat mystique ni profondeur de miroir
je goûte une à une les lettres inachevées.

L'amour reste une langue apprise ailleurs
que le manque de pratique m'a fait oublier.
Toutefois je dois admettre que j'aime
comme c'est pas permis.

La tendresse est la tête d'une inconnue
qui s'oublie sur mon épaule durant deux cents kilomètres.

Une bougie me laisse quatre doigts d'écriture.
Je tourne les pages de la nuit jusqu'à l'aube.

Sur le grain fragile et compliqué de ce rondin de bois
trois paysans boiront du lait l'été prochain.

J'ai mal à mon ignorance qui a l'acidité du sapin.
Je croque une orange qui a l'amertume de la braise.

Fou de vent de feu
un pays peut disparaître
le mien la mienne.

L'amour est à quinze lignes d'ici.
L'œil s'abrutit dans la nuit.

Il pourrait écrire de belles lignes sur la vanité de l'effort.
Je n'écris rien.

XXVII

Il n'y aurait que l'inventaire
pour traduire une ville basse de haute montagne
mais l'éditeur ne veut pas d'inventu.

Trois boivent sur un tronc en face du débit de boissons.
Leurs comas s'habillent des mêmes rêves de cuir raccommodé.
Les pauvres paressent contre les murs de leur détresse.

Cela se déroule loin des villes automobiles
des surfaces froides qui s'oublent
des feux rouges et verts
des pluies sans parfum.

Je touille un oeil dans la misère d'autrui
un sac de linge sale sur le dos.

Wish you happy and rich.
Cent dollars américains.
In God we trust.

La vie il y a du sang tout autour.

XXVIII

Allez ! Dehors ! Ouste !

Laisse le Yenissey m'abandonner jusqu'au bout, là où les destins convergent, là où la mémoire perd le nord. Laisse-moi franchir le seuil, déchirer la toile, oublier un temps l'écriture et n'oublier l'homme dissimulé derrière les formes.

On m'imagine en Sibérie et je rédige près du radiateur, bercé par les frissons du Yenissey, dans une cabine de la péniche *Godenko*. J'ai vu aux nouvelles des hommes se serrer la main, mais la musique s'apprend toujours dans les Conservatoires.

Des vacances. Je veux des vacances !

Non. User jusqu'au noyau la paresse quotidienne. Krasnoyarsk peut se moquer de tes poches vides, de tes bruits creux. Il est facile, trop facile de s'appeler Krasnoyarsk. Immensité désolée en six lettres, j'ai trouvé Russie. Elle s'allonge sur trois pages de mon guide. Elle garde la tête froide. Je suis la méthode assimilé, le nouveau russe sans peine. J'avale cul sec des villes cyrilliques qui me raclent la gorge de leur krask, de leur ovsk, de leur birsk. Je crie la Victoire est à l'Est ! tout en sachant que Vladivostok n'est rien de plus.

J'entends claquer les portes. On hurle dans le combiné deux nombres à deux chiffres pour donner rendez-vous à quelqu'un qui n'est pas là, quelqu'un qui veut mourir un quatre avril. Un couple fait l'amour dans la cabine d'à côté. Non, il rigole bien. Un trousseau de clef triture la serrure. On s'obstine à visiter des malades qui ne veulent voir personne. J'ai dit *personne* !

J'avoue, c'est vrai, j'ai voulu dissimuler mes larmes, les farder d'exotisme, de lyrisme à deux balles. Deux balles dans la tête, ouais ! Un poème est un coup de poing dans la gueule. Seule la vérité blesse. Et blesse vraiment jusqu'à l'os. Oui, j'étais à deux doigts du chemin de brousse, du tour de bercail... Détours à la noix ! Merde ! Assez ! J'étais à deux doigts de mettre un terme à mon tour du monde. La glace pouvait céder à chaque instant.

J'ignorais encore que la haine me réserverait de belles surprises.

J'ai repris le dessus. Maudite Krasnoyarsk. Je n'en menais pas large. Tu es derrière moi maintenant. Ça charbonne ferme là-dessous. Je vous dois des explications. Il y avait ce morceau d'espoir au fond d'une poche. Je l'ai pas volé. L'espoir venait du siècle dix-neuf où il était question du *rire affreux d'un idiot qui joue de bons tours à la folie*.

XXIX

A la réflexion, la taïga ne peut que favoriser la contemplation *oeil de vitre*. Rien ne la trouble, sinon le mystère de la palette blanche que tendent les chefs de gare comme pour dire *la voix est libre*.

Aujourd'hui j'ai l'impression d'étendue. Je remplis l'espace. Est-ce cela que l'on appelle *plénitude* ?

L'oracle du Voyage toujours s'accomplit. Un regard au-dedans renverse les jours manqués qui n'ont fait de moi qu'un six milliardième, pas même cette tache sur la vitre avec laquelle je joue un instant avant de l'effacer d'un doigt distrait pour ne laisser qu'une traînée de graisse.

Vous pouvez voler ce manuscrit, je me souviendrai des gros titres et des petites annonces.

Dans mon coin, je ferai de mon mieux avec des yeux volontaires et silencieux, des yeux dénudant le fil des jours qui se suivent et se survivent, des yeux les regardant faire leurs bêtises, leurs *guéguerres*.

XXX

Carmen à l'Opéra d'Irkoutsk.

La Liberté chante
les mains liées dans le dos.

Son hymne se murmure dès l'enfance
sans en connaître le nom
moins encore le sens.

La roulotte brûle.
Il fait si froid en ville.

Les robes de Carmen tournoient éventent propagent l'amour
la haine le sexe la violence.

On applaudit depuis la loge
le romantisme des repaires de voleurs
son foulard souple et ample et ses boucles d'or.

Il n'en est plus question dans les halles de gare.
Escrocs ! Filous ! Feignants !
La magie ne fait pas long feu.

Viens bohémien montre-moi la voix
la voix des méchants des films anciens
la voix des tavernes qui s'enflamment
le rôle de l'ours exhibé.

Le vagabond fait rire
puis plus du tout
car il ressemble à cela qui est au fond de *toi*
au fond de chacun
au fond des poches crevées de *ta* bohème.

XXXI

There is probably no more beautiful place in all Russia
than Lake Baikal.

Fin avril le lac craque autour de l'île d'Okhon.

Votre perle de Sibérie c'est du caviar littéraire
des signes qui laissent de glace
la Place Blanche de l'amiral Koltchak.
Baïkal tu m'as fait rêver Merci
mais tu n'es qu'un cercueil de paix profonde.
Tu as la blancheur de ce mort au milieu de la nuit
qu'il a fallu froter habiller de noir et décorer d'une rose rouge.

On entend le chagrin des prisonniers
sourds à force d'obscurité
enfermés dans un palais de glace.
On déchire leurs entrailles
la chair de leur mort
leur manteau perlé de sueur
leur joyau de cristal qui lisait dans nos pensées.
Des crânes déçus et oubliés cognent à la surface
comme sur les dalles de leur tombeau.
Des ongles s'agrippent aux motifs du ciel.
Des galaxies vont craquer d'un moment à l'autre
Des galaxies cherchent le Prétexte.

*Quittant la berge de Sakhioupta en direction de l'île
la glace printanière craquait comme un rêve au réveil.*

Les craquements fracassent le cours des choses.
Ces cris sont les seuls à ne pas mentir.

Te souviens-tu de la transe des bords de la Mer Noire ?

Pour son anniversaire
Baïkal déballe ses trésors.
Dix jours encore et c'est le terme.
La tectonique des plaques n'est pas une science exacte.
Il y a des lacs qui se perdent.
L'épaisseur de l'Univers me tracasse.
J'y projette par curiosité toute sorte de choses
pour rompre les *crac* arythmiques.
Sa poitrine ne laisse plus germer l'épi d'apparence
mais la volupté maximale d'un lac libidinal
les silences tourmentés de la débattue.
Baïkal accouche.

A la surface un galet attend le printemps
comme un point final à l'hiver

XXXII

Voici un poème pour toi seule
que tu recevras hélas bien trop tard.
L'amertume de ma salive n'a pas suffi.
Le timbre de ma voix s'est égaré.

Ainsi je peux sans gêne étaler l'étendue de tes charmes
qu'on n'y verrait que du feu.

L'union libre de Breton
L'amoureuse d'Eluard
Tout est dit.

Eloigne de moi ta transparence.
Tu joues sur la même corde des airs à notre portée.
Tu es lisse comme la nuit et plus fantastique qu'un cerf-volant.

Dans un coin de cette terre *je* est le sujet du verbe *manquer*.

Tu traverses l'espace le temps jusqu'à moi
moi qui m'use comme Bonaparte chez les Russes.

Une fois pour toutes
rentré en coup de vent
je passais par là tu vois
trois bises deux sur l'une et une sur l'autre.
Tiens ! un flacon du Fleuve Jaune
cette boîte vient d'Alger Ouvre !
ça va toi ?

J'échoue le sourire tant répété
et fais la grimace du qui sait pas trop quoi dire.

Tout de même un peu gênée au bras d'un inconnu
ton ventre se soulève
comme la mère promise d'un foyer qui ne manque pas d'air.

Toute la vie devant moi
pour enfanter des poèmes ingrats et mal élevés.

XXXIII

Je n'ose plus comme avant
en hâte lancer deux trois idées sur le moment sur le papier.

Il s'agit de faire meilleur usage de sa licence.

Un discours marxiste offert par les rues de Novossibirsk
Soljenitsine ce traître de Soljenitsine.

Je butte sur les mots
comme à l'école
pendant le travail écrit.

Les mots blessent
comme la sainte bible leur manifeste son combat et les critiques.

Le verbe *écrire* conjugue toutes les personnes
tu écrit *je* puis *il* qui fait *nous*
puis plus personne
plus trente-six chemins
d'en faire le tour
ni quatre-vingts.

La poésie est inadmissible d'ailleurs elle n'existe pas.

J'irai moi aussi taper sur un clou
mais seulement après avoir achevé ce papier
qui me tient encore à cœur.

On ne fera jamais de moi ce genre de pèlerin idéal
dont parle la littérature statique.

Il y a toute la nuit devant moi.
Elle a les paupières de celle qui se sait contemplée.

*Laissez-moi faire feuille blanche !
Laissez-moi rendre la nuit colorée !*

Le sommeil avale ses lettres de noblesse.
Je règle des comptes depuis longtemps bouclés
J'écris de tout petits caractères sur la tapisserie.
Ils sont comme un turban pour mes rêves.

Je pense à l'aveugle qui crève de soif
aux trois soeurs qui se coupent les veines
à celui qui urine le long des boulevards
celui qui mendie sans pudeur sur ton ventre épais.

Il est trois heures.
Une pomme me nourrit de bonnes intentions.

Ça sonne à la réception c'est pour une question de fille
une question de vie ou de mort me corrige-t-on.

Tu es une matrice de pétrole.
Je remonte des mots du puits de tes entrailles.
Je défie tes oublis vertigineux.
Je court-circuite tes rêves globuleux.
Je joue avec ta fermeture éclair dans l'essence de la nuit.
Je discerne enfin ton pouls fiévreux.

A l'aube je m'en irai épuisé et heureux.

La lutte n'aura pas même laissé un cri.

XXXIV

Passer l'exotisme au papier de verre.
Voyager comme ça vient
sans commentaire
on aime ou on n'aime pas.

L'essentiel est de laisser les lieux dans l'Etat où on les a trouvés.

On se méfie d'un homme seul qu'il disait.
Ça fait attention à comment c'est fait.
Ça remue les lèvres le long des rues.
Ça souffre de la comparaison.

La Russie n'est pas l'invention d'un roi.
La Russie existe belle et bien d'un bout à l'autre.

L'Humanité la dénomine.
La Fraternité conserve l'eau de vie.
On y est d'un bloc de la tête aux pieds.
Pute et baston parlent à haute et intelligible voix.
Le climat forge une sacrée résistance.
La distance renforce l'identité.
Tak mi jiviom tout est dit.

L'argent d'Occident
l'Islam septentrional
les grands froids nordiques
et les bridés de l'Est n'auront jamais raison d'eux.

C'est un peuple de rêveurs aux manches retroussées.
C'est un peuple qui regarde la lune avec une idée derrière la tête.

XXXV

détesté un frère pour son luxe
retiré une fortune à quatre pour cent
sourit à une fille qui se moquait de moi
indiqué l'heure à celui qui voulait du feu
visité un musée qui ne m'a pas adressé la parole
bousculé un vieillard en entrant dans le mauvais bus
refusé des kopecks à un mendiant qui s'en est excusé
essayé un pantalon trop petit au beau milieu du marché
vu se retourner à mon passage un bon millier de passants
regardé faire le cordonnier dans sa cahute sans prendre de notes
resté bouche bée devant un couple se disant *adieu* sur les quais
croqué dans du mastique croyant dur comme fer à un bonbon
pris un plaisir fou à voir défiler sur le rail des chars d'assaut
insisté pour trouver une cassette audio de folklore bouriate
demandé le prix d'une brosse à dent
hésité avant d'en choisir la couleur
visité la cathédrale *Odigitria*

*Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé
du désir de changer de lit.*

tu parles Charles
qu'on me foute la paix !
Abdou Rajmon m'a menti
ce n'était pas du tabac
ça monte en flèche
il faut tout cracher dans l'entre wagon
ce wagon qui nous emmène n'importe où

N'importe où pourvu que ce soit hors de ce monde !

XXXVI

Etant moins que cette immonde multitude
je prendrai ma retraite anticipée
un peu à la va vite c'est vrai
comme un petit vieux faussement timide
qui espère en secret pour ce petit monde le Chaos
le déclic qui ferait de la déconne un esprit bien portant
des certitudes une norme pas sûre pour un sou.

Le petit vieux en question prend l'avantage sur la fièvre
coupe les vivres erre de rage franchit l'état zéro
le visage déformé par mille espoirs en spirales.
La mort n'est rien et les siècles passent si vite.
L'homme réserve encore de bonnes surprises.
Les présidents jouent aux petits soldats.
La poésie s'écrit dans les cabinets.
L'effort n'en vaut pas la peine.
C'est comme ça.

*Je ne tiens plus en place et ne souris plus à tout le monde
comme avant. Fini le sommeil. Faire du traîneau le long du
cercle arctique qu'il disait. S'il savait. Les dépliants parlent
d'évasions romantiques, mais je préférerais encore le fatigant
pantomime des villes. Souvent deux doigts viennent effleurer
mes lèvres lorsque j'écris. Je joue avec ma santé en me voulant
ouvert et fragile. Il reste à gratter sur ce masque. C'est un
investissement à long terme. Hic et nunc pourtant je crains le
dernier Clac. Comme les navigateurs craignaient jadis la limite
du monde.*

Ça gueule autour de toi.
Tu rêves encore de morsures malignes.
Tu ne sers à rien mais ne fais de mal à personne.

Ils te diront sûrement qu'ils gagnent peu
à être connus mais les pauvres sont si attachants.
Tu marchandes quelques mots aux rayons des douceurs
Tu échanges ton adresse contre un spectacle de toute beauté.
Approchez ! Approchez !

C'est dimanche Tu es en Sibérie.
Il est dix-huit heures heure de Moscou.
ignorant si cette convulsion du cerveau est saine.
Ce qui te sert de corps voit le nom des villes défiler
sur la carte du monde qui est une petite boule un sol mineur.
Des chiffres rouges et noirs se promènent sur ton calendrier.
au bord du rail au bord des larmes si bien si rien.
On te demande comment tu trouves la Russie.
Tu ignores les règles de leur jeu.
Triple six plus vite plus vite !
On te laisse gagner.

Je suis libre c'est horrible
horrible s'est déposé lentement en appuyant sur la mine.

Je reviens à la ligne aussi souvent que possible
mais ne sais toujours pas faire un poème.

Les yeux bien en face des trous
je note simplement le volume contenu des heures.

On y mettrait bien le feu.
On y planterait volontiers les dents.

Mon coeur est un fruit trop mûr.
Mes rêves souhaitent une serviette fraîche

La joie se porte à la russe
bien en place sur les oreilles.

XXXVII

Le vingt-neuf septembre quatre-vingt-quatre
les hommes avaient depuis dix ans rendez-vous dans les bois
pour joindre les deux bouts du *Baïkal-Amour*.

Au peigne d'acier ils ont fait la raie au milieu
un trait de folie en plein désert
et du gel pour faire tenir.

Cette fois l'homme dépasse les bornes.
Il crie dans l'épais poumon de charbon
à la gloire des travailleurs !
mais son destin préfabriqué est carré
comme le dessin d'un enfant triste.

Eta ni nacha.

Il veut parler des drapeaux chinois et des vignobles moldaves.
Nous partageons le *kolbassa* la *lapcha* les *pirojki*
la vodka le pain le poulet les anecdotes.
On fait les yeux doux à la *devouchka*.
Pich ! insiste-t-il pour que je finisse.
Toilettes closes pendant quarante minutes.
Je fais de l'exercice dans l'entre-wagon.

Pouvez-vous me dire à quoi cela rime ?

Ecrire un poème sur le Baïkal-Amour ?

A mon sens un non-sens.
On écrit *dans le Baïkal-Amour*
un véhicule abstrait qui va de B à A.
On écrit sur la tablette griffée par les capsules de mon ami
cet ivrogne qui essaie d'en mettre aussi un peu dans la cuvette.
On écrit sur une ligne sur un coup de tête
mais *dans le Baïkal-Amour*
pas *sur le Baïkal-Amour*.
On travaille recroquevillé
blotti dans un drap souillé
quarante heures d'affilée.
On ne prépare pas son exposé
confortablement attablé au rayon *géographie*.

Le Baïkal est un rêve imbuvable
l'Amour un fleuve lent où jeter toutes ses saloperies.
Ce chemin de fer n'a donc pas raison d'être.
L'homme est allé trop loin
encore une fois.

Seulement pour en être sûr
il fallait être dedans.

XXXVIII

Khabarovsk. Je loge chez des amis dans une colocation d'étudiants. Une heure du matin, Dima nous rejoint, le visage en sang, accompagné d'une bande fort déplaisante. Jusqu'à l'aube il faudra recevoir les coups, boire la vodka et employer des trésors de diplomatie pour les voir quitter l'appartement dévalisé sans que personne ne tombe du douzième étage.

Les jeunes rient du poète
celui qui déchire ses fringues tache son froc touche pas au fric.
Les vieux se disent *c'est un espion.*

La mémoire aux poches trouées
refait le chemin dans sa tête
pour savoir où mais où me suis-je perdu.

Dima n'a plus qu'un nerf pour tenir bon
la rage comme dernier tendon
la figure sens dessus dessous
la bouche aveugle et violette.

Le crâne de l'homme *ce dieu à deux visages* est un os.

Il existe une passerelle entre le rêve et son cauchemar
des marches mortes vivantes
des montées des extrêmes
des revanches sur cette vie cette chienne de vie.

Voir un homme frappé frapper
et tout effacer d'un sourire
épais comme une compresse humide.
On m'avait mis en garde mais la criminalité est si *exotique*
alors le Beau enroule son collier d'or autour du poing
et réalise de bien belles couleurs
avec des nuances de peintres torturés.

Il ne faudrait pas seulement caresser les animaux
sinon les orphelins nous passeront par-dessus bord
d'un seul coup
instantané comme le miroir.
Nous nous débattons
dans ce nouvel air mondial.
J'ai mal à mon globe qui tourne mal.

A lire la propagande de ta banderole
homme de paix
je donne raison à ta lâcheté
N'aie pas honte de tes rêves.
Raconte-les à celle que tu profites encore d'aimer
avant que s'affaissent la fanfare et ses morts
épinglés comme des médailles.

XXXIX

Vladivostok un vendredi midi
veni vidi
mais en loques et en os
v'la dit Vladivostok !

Tu n'as pas fui à mon approche
ni tari ni fondu ni pourri.
Tu m'as vu venir de loin
encore minuscule et presque immobile
surpris de la consistance de tes rues
le cliché du port en mil neuf cent vingt dans la tête
et sous les yeux les hôtels de luxe
la petite gare terminus
un S-56 à l'écueil de la gloire
les combattants anachroniques de la place
les desseins assassins de *criminals*
les saints *narcotics* de notre dame *prostitute*.

Un gros Chinois dans une voiture japonaise
caresse les cheveux d'une femme trop jeune.

Je tiens bien haut mon stylographe à trois roubles
seul avec mon rêve de fin du monde
ce rêve qui ouvrait l'atlas
suivait le rouge jusqu'aux marges du bleu
jusqu'ici qui est *là* devant moi.

La joie est rebelle comme la sueur sous la glace.
La joie pleure en dedans un mystère qui fond à vue d'œil.

Eh !
Déjà se dévoilent sous un autre jour
les merveilles des mondes à venir.
Il faut tout miser sur le bleu.
Oh oui qu'il est encore des rêves
une péninsule de rêves volcaniques
quelques cercles arctiques...

Qu'on m'en préserve !
Dormez en paix !
On ne réveille pas les rêves qui dorment.

XL

On me bat en retraite
L'hiver n'en finit plus.
Les brigands m'ont volé jusqu'au sommeil.

J'y laisse un peu de moi tu sais.
Tu me manqueras non comme une femme
mais comme un frère qui fait tout
tout pour rendre solide son petit frère.

Cela s'écrit à toute vapeur
selon le rythme de tes lignes périmées.

Mes gestes lents sont posés sur la carte de ton énormité
vérifient de n'avoir rien oublié.
On ne sait plus quoi penser.
C'est si vite arrivé.

Tu m'échappes
Tu me laisses échapper
sans un adieu sans un merci
riche de souvenirs en *matriochka* invendables

Gobi ! Karakorum ! Kaboul ! Khartoum ! Tamanrasset !
Tout me dit que vos espoirs résonneront creux.

L'an prochain je rentrerai bredouille
avec des histoires plein d'histoires
un clown oui tu as raison un clown.

J'ai tout donné et peu écrit car
l'écriture est une rétention.

Une main remue encore sur le papier.

Tout n'est pas joué.

C'est pour *cela* que le train vibre.

c'est pour *cela* que j'espère encore l'inscrire

avec des fibres

dernier cri

UYUNI

Poème bolivien

extrait d'un désert de sel

au mois d'octobre de l'an 2000

B L A I S E H O F M A N N

Salar d'Uyuni
onze octobre deux mille

_foule la rétine du monde
_foyer sans vie duquel *tout* émerge féconde
_peux enfin dormir

tout est froid mort plat

_flâne sur les gestes lents du vieillard
sur son regard tremblotant
décalant chaque chose d'un mot
de sorte que l'espace le temps
meurent ou gagnent

l'infini

le monde devient femme

ou le contraire

_crois en son discours
_ne ris qu'à son humour
_apprends à le connaître
_félicite ses dessous ingrats

*il faut l'aimer le détester
quand bien même ON le traverse
sans reconnaissance d'un pas vain*

_couvre du voile de la foi
les pavés de raison
les tables bavardes
la nuit des hommes

Le monde devient femme

il est vrai le seul amour possible

au jour indécis
l'ombre s'amarre à l'horizon
le soleil tombe le vent se lève
dès lors *tous* attendent cet instant
le relais du ciel l'émoi quotidien
l'oubli des peines suspendues
le volume se congestionne
les cimes *nébuleuses*
la nuit cristallise
du sang au tissu d'Orient
voile hissée au triangle d'Orion
c'est maintenant le jour et la nuit
toute la magie méprisée des villes

pur aride pénible salé tourmenté

_répète mon rôle
_parle tout haut

_hèle la lune pleine qui s'envole
_ondule au rythme d'un air dans le vent
des claquements d'étoffes centenaires

La terre est plate !

elle me l'a dit d'un trait
ce sont eux qui l'ont faite
s'enrouler autour d'eux-mêmes
comme une femme qui les aurait aimé

*La terre est une piste dense
une peau de tambour foulée en cadence
des talons dans une église immense
le tonnerre d'un orage intense
un CLAC sur une joue implacable*

DANSE
les instruments DANSE
sont des pages tournées par le vent
plus personne ne répond aux questions
DANSE DANSE DANSE DANSE DANSE DANSE
l'horizon s'ouvre sur un air de rien
DANSE profane DANSE rituelle DANSE
DANSE

La terre est une plate-forme de joie

_m'endors
_le vent voyage dans mes toiles
tapage d'étoiles
_siffle l'absence du jour
_m'enivre à l'auberge du ciel
_en un rêve appartenant au passé
au passé composé de visages de sel
de relents d'un autre continent
tenant simultanément une promesse
au sens multiplié par cinq ou six

_nage dans la substance consistante
du fleuve des raisons d é t a c h é e s
_rencontre des mots jusqu'alors ignorés
_félicite mes efforts MAJUSCULES
_encourage à introduire la langue
_toujours plus profondément
dans la boue argentée
dans le sable amer

peut-être jusqu'à la perfection du vide
paradis stupéfiant ?

une langue qui converge les verbes
que rien ne conjugue

une société à la Breton dans laquelle
chacun travaille à saluer le plus
promptement voire spontanément possible
le bois le feu pas le drapeau l'amour le
nuage de ses dents les plus nombreuses
de ses fesses les moins prononcées
laissant échapper goulûment la grasse
prière des hommes opaques

un verre d'alcool pour le petit nègre !

sur la p(1)age blanche

_chemine les grandes lignes arables

_sommambule sur des rides hexagonales

_la (déses)perds

dans la vase de cinq heures passées

en rentr/ã/

en titub/ã/

les yeux criblés de v/ã/

quand on se demande *pourquoi*

pourquoi le monde est trop petit

_ferme les yeux

_ne vois plus mes mains pitoyables

qui s'occupent sur la table

quand parlent les autres

_joins les immenses doigts qui tressent

habilement et sans méchanceté

avec des miettes de nuit

le minuit des cloches

l'haleine des sillons humides

la rosée bleue de la lune absente

les cœurs détendus des utopies

faites de beaux rêves

qui nous emmènent

entraînent

vers

un jour de plus

un jour de moins

du sable plein les yeux

_m'étire comme l'aigle sans envergure

_m'active pour ne pas rappeler la **NUIT**
l'obscurité aux insultes de craie
aux abîmes refoulés d'algues
à l'infatigable cadran
qui me décompte

_éveille le corps des douleurs de rêve

_me cicatrise

*le long des blocs confiants du boulevard
des affiches réclament quelque chose
quelqu'un d'autre s'est levé
quelque part*

si seulement
mais aujourd'hui
à l'heure qu'il est
il faut parler seul à seul
tour à tour avec ses doubles

*les îles plus ou moins floues
comme des champignons de vapeur
me dépassent défilent*

une île

*dans une grotte
en compagnie d'une mouche
les pierres poussent à l'envers
les cactus géants me font coucou du bras*

_n'entends plus quitter ma grotte
l'obscurité confortable des chaînes
la fraîcheur de l'entassement
le bourdonnement d'une mouche
un troglodyte dans ma bouche

*au-delà de la glace
à facettes de neige*

_fonds mes paupières
_creuse ma chair
_révèle dénonce
_décrypte ma

transparence

_reste assis sagement
_chuchote grotesquement

_mange du pain et une carotte
_suffisamment d'eau *dieu merci*
_écris dans ma grotte

_crains encore
_l'isolement ?
le plafond menaçant ?

elle

ma cervelle déclinée
a des rapports polysémiques
ma cervelle inverse tour à tour
deux à deux les mots pour rire
ma cervelle emmène avec elle
les mots à double sens
les *t'en fais pas*
les *tu verras*
les *ça ira*

toutefois jamais ils ne m'ont écouté
de l'oeil humide du lit défait
d'un globe doux et cristallin
d'une médaille pétillante
d'un œillet prophétique
d'une dragée égarée

de ses yeux à **elle**

ne regarde pas en bas !
regarde où tu mets les pieds !
me lance grand-papa

_ai le vertige

_suis dévoré de possessions de visions

_n'entends plus ses plaintes

_dois reconstruire

_ai pitié du noyé

la strophe effrénée démarche étrangement

_ai été choisi
heureusement-hélas

pour acheminer d'ici à là-bas
la mesure *poussières impies*

_erre sur un sol
_à des octaves et des octaves
_porte le muscle comme un fardeau vain

rien ne sert sinon
une main des larmes une **pensée seconde**
pour s'enrouler autour
sourire et observer
se dérouler le monde

_connais l'inutilité de l'effort
_l'absurdité de la conscience
_veux être la voix
_que les instruments
laissent languir sur les galeries
prêtes au sacrifice d'une larme
la voix qui déclare peut-être
pour la première fois
véritablement

la vie est belle

sans rire
terriblement
comme une réponse

réponse à une question de vie ou de mort

*parce que la bible parce que les chemins
de fer parce que la poudre à canon parce
que leur femme et leurs enfants n'ont su
leur chanter le triomphe des nuages*

inutiles hasardeux muets intelligents

*comme un cri unique dans la foule
qui dévisagerait leur nerf oculaire*

qu'ils traversent autrement
la vie et la rue !

qu'ils imaginent violemment *en transe* !
une ville songeuse méditant sa force !
son mépris des jeunes et des vieux !
une ville foulée tous les matins !
avec des dégaines d'insoumis !
des airs de conquistador !

la vie dans la rue !

le fidèle prend son courage en patience

peut-être pour te le dire
toi à demi endormie

_pense toujours à
_caresse la forme du retour
_sa respiration humide et haletante

tu es

comme le raconte le livre
quand les touches de ton royaume
ne stimulent plus les bonnes cordes

le vétéran manchot les regarde pourtant
il étale l'enthousiasme de ses guerres
le garçon manqué est abonné absent
la ponctuation lui manque
d'un manque à gagner

*un enfant naîtra
naîtra du lac comme une légende
et nous y croirons aveuglément*

_oublie
_m'arrache de la terre
_fais une croix de la tête

_te trompe selon la loi confuse
_des délirantes espérances
_des vagues songeries

on te change en noyau d'extase
en moelle de senteurs

_n'ai plus l'âge d'aimer
_de mon sang froid bouillant
_de mes yeux neufs

_bâillonne l'avenir

_inspire l'instant

seule réalité dans l'orphelinat du temps
_réapprends une fois de plus l'enfance

_m'enthousiasme pour l'objet sale

la tristesse et la joie s'inversent
follement sans crier garde le chemin
passionnant de l'école l'assommante
école le chemin de la devinette de la
querelle du Jeu le chemin qui imaginait
un dieu moins barbant

personne ne répond
à mes questions élémentaires

ce sont mes règles du jeu
moi seul peux comprendre
le grand jeu pour adulte
avec des phrases sérieuses
tranchantes et dangereuses

_me promène main dans la main
avec un monsieur achevé
posé blet et me tais

le premier plan s'encouble au ciel
qui est une ligne bleu en haut de page
il s'allume au ciel *rond jaune*
il salue l'oiseau *trait noir*

il associe le bois
il dénonce le vernis de la pellicule
il fortune les nuances évocatrices
il montre du doigt l'immensité
l'immensité du condamné
cet homme de couleur
projeté sur un mur minimal

comme un écolier appliqué et bien élevé
_recopie le tableau sur mon cahier ligné
_fais mon devoir

sagement

_me perds dans le mysticisme d'autrefois
_l'animisme primitif

_m'oblige à lire sa conversation
à noter son accent dissonant
les mots ne sont plus des choses

mais les choses des mots

il faut *tout désapprendre* une bonne fois
pour *dessiner l'essentielle identité*
des chairs correspondantes

_ bafouille l'argot secret
_ tâche de séduire en imitant
_ soupçonne le flair du faucon à l'affût
_ déchiffre l'énigme *hiéroglyphique*
_ découvre dans le parfum d'une écorce
le salut d'un vieil ami mort
qui me demande de mes nouvelles
ça va

_ échange l'après-midi
mes yeux contre les siens
pour estimer le poids du bois
la portée de ses veines
pleines de soleil

à mes camarades,

_ ne parle qu'entre les lignes
d'une grammaire *désobéissante*
à saute-crouton sur les gros mots
les *gentils-polis*

_ communique d'un large geste de l'œil
d'une *œillade* me dit-on
qu'ils comprendraient
s'il s'étaient déjà
disputé avec la lune

_ imite leur accent français
leur accent grave
pour de rien pour de faux
pour malgré tout *se sentir appartenir*

malgré tout
malgré le merveilleux vocabulaire
des ailes tourbillonnant dans le ciel
comme un astre autour de nos prisons

comme la métaphore parfaite
malgré l'insignifiance des paroles qui
s'enchaînent brusquement toujours plus

bruyantes braillardes sans attendre leur
tour autour des tables ternes qui noient
dans le son les petites peines comme le
vulgaire journal qui parle leur langue
et qu'*il faut lire malgré tout*

il faut trouver des choses à dire
avaler les calories superflues
perdre son temps médiocrement
si l'on veut être au courant
au courant de l'après-midi
dans les bras d'une fille
pour lui déclarer
les dernières informations intéressantes

l'amour est un calcul

soixante-quatre cases d'ivoire d'ébène
sur lesquelles on laisse une année
vingt-deux larmes
un fou

_me demande vraiment si
parce que la solitude

*à l'ombre du tombeau
le ciel inévitable va se fendre
tout est trop calme mort-né étranger
un cœur hérétique va crever
accroché à des épines de braises
le sang projeté des hommes
va laver la vie de ses injures
recomposer sa musique originale
sur la gamme intime des foudres*

désormais
l'homme s'épuise
sur un blanc brasier
saoul du sel de sa sueur
ses liqueurs à vous ronger le cœur
qu'il conserve comme un rentier

l'homme échange ses défroques humides
sa breloque son âme ses amis sa famille
contre un jour de plus
contre de l'eau

l'homme aime la pierre
ses prolongements d'idole monolithique
son sacrifice de patience et d'érosion

l'homme aime désormais l'homme

qui jouait sur son flûteau
un air pour une piécette
là dans la rue à côté
depuis toujours là
mélodie simple mélodie
terriblement riche et négligée

les satisfaits s'empressent
tâtent leurs bourses épaisses
délestent leurs poches par pitié

au lieu d'écouter simplement
au lieu de simplement
merde

désormais ils aiment comme jamais
parce qu'ON leur a brûlé les pieds
parce qu'ON les a percé
avec le cristal véritable

ils ont goûté la jouissance de l'**extase**
blessure plus profonde
que les drogues
que les femmes

ils ont marché seul dans la nuit
dans ses sombres dédales aveugles
quand l'épaisse consistance des cris
interdit et interrompt l'effort

ils se battent sur un creuset de braises
sur lequel ON souffle

fonte des glaces sensuelles de l'instant

ON réveille la mémoire des moines
de leur grimoire anachorète aux
quatre cinq mots qui se suivent
se rejoignent et résolvent le monde
folle activité figée et solide de
corps vastes comme la chaleur
pèlerins des hauteurs qui ne
marchent nulle part sinon dans la
plaine intérieure de leur souffle
essentiel ILS SONT BONS et ne
blessent jamais parlent peu
chantent des jours entiers l'éloge
du soleil arrondi d'une voix élevée
ample volumineuse chaude sincère
heureuse d'un regard lent presque
immobile poursuivant leur attente
e x t r a o r d i n a i r e
vingt-deux ans

les yeux gonflés de fatigues
pas encore arpenté de blancs couloirs
pour étreindre une raison de vivre
jamais écrit un poème !

au cœur du vaste miroir blanc déformant
l'effort épelle des lettres H ou A

l'effort va et vient constamment
rencontre toute sorte de gens
alimente des rêveries utiles

_me souviens de la nuit
_pour piéger le secret inavouable
des griffes du rêve

_n'ai rien sinon la journée
_pour relever la tête et questionner
les criminels tranquilles

_fais face au crépuscule numéro trois

_n'ai pourtant jamais quitté ma chambre

_m'allongeais parfois pour compter
_les allers et retours
des poètes de quatorze ans
des ivrognes aux yeux clairs

_lisais de mauvais bouquins d'aventure
_dans des villes à la gaieté désertique

_danse à nouveau sur la glace
_follement fort et sot

il fait chaud il fait froid

_m'accroche aux journées
_sans prospecter l'or
ni l'insolite

_m'assois à côté

_m'adresse aimablement la parole

assurant seul la vie
de ce plateau posthume

de Suiza !
me llama Blas !

Blaise *en français* !
oui ! *trois langues et un dialecte* !
mourir sage avec de généreuses rides !

en dieu ? non !
plutôt en de vagues idées
relevées dans des livres bien écrits !

ainsi de tout et de rien
histoire de se sentir fort

_ramasse le genre masculin sa rime plate
_la fait ricocher sur la vague du passé

le ciel touché par tant de sincérité
pleut sur la fatigue des *inutiles*
qui aboient quand l'astre rougit

_bats la campagne *comme un cœur*
_pour en tirer le lai ancien
_me noie juste pour voir
_d'un rire gigantesque

_m'endors malade et tant pis
_mélange les mots
_les trébuche
_les confond
_il fait jour il fait nuit
sur un pied puis sur l'autre

comme un idéal imprononçable
vêtu de sable et d'étoiles

_me désertifie
_me fait pierre pour moins souffrir
_craquelle fendille pourtant
_rougis quand vient la nuit
_quand il faut l'occuper
dans des draps immaculés
qui sentent le savon ou l'azur tamisé

_me consume tout autrement ici

de ce que *frôlent les amoureux*
qui se sifflotent des refrains
comme ils l'ont vu faire
dans ces salles obscures
où tous viennent pleurer
une heure ou deux
_quête l'amour improvisé

*dans un bois de légende où la brume
imagine des hanches voilées par le vent
les feuilles savent le parfum des jambes*

*le glouglou du liquide dans la gourde
son écho limpide de joie*

*le clin d'œil scandinave qui ébranle
quand ON ne sait plus pourquoi*

**L'amour n'est pas
un portrait souriant sur une commode**

tentatrice des contours raisonnables,

_ai perdu la réalité
_en embrassant cette **pensée de cristal**
_m'aveugle du baiser

_doute de mon bras
de son prolongement d'encre
mais qu'ai-je ? ce que j'ai ?
un ventricule fêlé de chair putride
quelque chose de pointu dans la mâchoire
quelque chose de blessant tout au fond
une *dédicace aux fées-nuages*
qui m'écoutent d'une oreille
dérouler sur leurs ongles
ma bobine de plouc

_me déchausse
_touche de mes lèvres sèches
_le bonheur des phrase perdues
des syllabes ô combien négligées
par ceux qui n'en prononcent
plus que quelques-unes
et dans l'ordre !

_ai enterré hier une trinité adolescente

solitude liberté vérité et caetera
après avoir fréquenté l'amour
aux mains fragiles

aux paroles indélébiles
à la gaieté nouvelle et débile,

_l'accepte invraisemblablement
_refuse de déposer une âme
_au râtelier de la beauté
_refuse d'échanger
_quelques mots contre un enfant

d'autres l'ont répugné d'un geste ferme

*laisse-moi appartenir
à ceux que tu détestes
laisse-moi faire l'aumône
dans les rues inconsistantes
laisse-moi sourire rire soutenir
les incapables les infidèles*

prie-t-il

il aime le rire autant que l'hiver
il ne rit plus ou effroyablement
il cicatrise les verbes blessés
il recoud l'histoire ancienne
il comble les points de suspension
il s'enrichit des points cardinaux
il vieillit et vit des ondes du vent
il croit en la toute-puissance de l'eau

tes formes ne se soucient de la virgule
ta rage fait des gestes crispés
ta contemplation se détaille
ton vide se renforce

ta toile se lit comme le sommeil
la bouche ouverte

on parle de musique
de contrastes de sentiments de vitesse
d'amour *oh oui c'était un passionné*

alors que ton pinceau plonge l'air de rien
dans un alphabet distrait
sans s'en souvenir
et tu t'en vas léger comblé
inscrivant ton nom au pied d'une journée
_reste au milieu des pierres entassées
_vers qui protègent du vacarme du vent

du blanc absent des poèmes achevés
moment fatigué aux épaules rabattues
proies *éphémères-fugitives* du papier

cinquième jour

trois heures trente

_plie la tente

_allonge le pas

le soleil se lèvera en face de moi

_passe sous la barrière verte blanche

personne au rendez-vous

_me demande comment la soupe va cuire
sans eau

le soleil brûle bien en face de moi

_attends qu'il pleuve

_danse un tango chorégraphique

neuf heures du matin

l'Argentine a battu l'Uruguay deux à un

et pas d'amis de longue date

pour aller boire

_poésie

pour autant que la poésie
soit un désalignement de mots
la surprise de la phrase à venir
quelque chose que l'on apprend par cœur
pour séduire un maximum de filles
quelque chose qu'on voudrait tant oublier

_poésie

loin de ces *moi je* qui s'expliquent

longuement sur une seule corde
sur une seule guerre
prenant à témoin celle de 2004
que tout le monde a déjà oublié
réparé les enfants enterré les morts

la poésie est une bonne vieille gifle
une fille *des seins comme des pommes*
une affaire de pognon en moins
un fichu pétrin

onze heure déjà !

la poésie est une heure de moins
une soupe aux pâtes dans l'après-midi
un peu d'humour après la mort de grand-papa
un esclave qui s'en fout à un point
un cheveu sur la langue
un article incompréhensible
dans un journal des plus sérieux
un jour rapide puis un autre plus long
un un un un homme homme qui qui qui bégaie
un athée qui s'en fout autant qu'un esclave
un enfant debout trop tôt forcé d'attendre
une tête qui fait rire les enfants
puis plus du tout
et cetera...

midi

le baladeur n'a plus de batterie
le swing se déforme puis s'éteint

une plage de joie sans durée sans fatigue

tout l'or démesuré des hommes
soufflant dans d'inutiles instruments
des cloques plein les doigts
la tête écarlate
pour un son

silence musique